

# L'OPINION & LA CONVERSATION'

## IV

Après cet aperçu d'ensemble sur l'évolution de la conversation, occupons-nous plus à loisir de la conversation cultivée comme un art spécial et un plaisir exquis<sup>2</sup>. A quel moment s'épanouit-elle ainsi? On en a un signe à peu près certain dans la floraison de l'art dramatique, et surtout de la comédie qui, étant tout en dialogue, ne saurait passer au premier rang de la littérature et se substituer aux récits épiques, tout en actions, avant d'avoir trouvé dans la vie réelle des modèles d'entretiens aussi brillants et aussi beaux que des combats. On s'explique par là que l'épopée ait partout précédé le drame. Remarquons que les conversations reflètent toujours la vie réelle : l'Esquimau, le Peau-Rouge ne parlent que de chasses, les soldats causent batailles, les joueurs jeux, les matelots voyages. La conduite habituelle se reproduit dans les rêves la nuit, et, le jour, dans les conversations qui sont des rêves complexes à deux ou à trois, mutuellement suggérés. Elle se reproduit aussi dans la littérature écrite, qui

1. Voir la *Revue* du 15 août.

2. « Il nous faut, écrit mademoiselle de Montpensier à madame de Motteville, toutes sortes de personnes pour pouvoir parler de toutes sortes de choses dans la *Conversation qui, à votre goût et au mien, est le plus grand plaisir de la vie et presque le seul à mon gré.* »

est la fixation de la parole. Mais l'art dramatique est quelque chose de plus, la *reproduction*, et non pas seulement la conservation de la parole. Il est donc en quelque sorte le reflet d'un reflet de la vie réelle.

Un autre signe encore plus visible du règne de la parole cultivée est l'habitude de réserver dans les maisons habitées par la classe supérieure une pièce réservée à la causerie, un *causoir*. Déjà l'existence d'un causoir public est non moins significative : chez les Grecs, les gymnases comprenaient, parmi leurs dépendances, une enceinte, couverte ou non, appelée *exèdre*, où les philosophes se réunissaient et qui leur servait de *cercle*. Cela valait mieux que de faire salon en plein air, comme dans nos campagnes « sous l'orme du mail ». C'est sans doute à l'exemple des Grecs que les patriciens romains, sous l'Empire, avaient dans leurs riches demeures, à côté des *triclinia* et des bibliothèques, une galerie appelée aussi *exèdre* où l'on recevait les philosophes, les poètes, les visiteurs distingués.

L'origine de nos salons modernes est différente. Ne procèdent-ils pas du *parloir* des monastères, bien qu'il répondît à un besoin d'autre nature, celui de faire exception quelque part, une exception nécessaire, à la règle monastique du silence<sup>1</sup>? Cela semble probable. Quoi qu'il en soit, inauguré dans les palais italiens du xv<sup>e</sup> siècle, le *salon* s'est répandu dans les châteaux de la Renaissance française et les hôtels parisiens. Mais sa diffusion a été lente dans les maisons de la bourgeoisie jusqu'à notre siècle où il n'est pas si petit appartement qui ne prétende avoir son salon. Dans la description que M. Delahante nous donne de la maison que son trisaïeul fit bâtir à Crécy en 1710, j'observe qu'il n'y avait pas de pièce à part pour recevoir les visites. Salon, salle à manger, chambre à coucher même, une seule salle tenait lieu de tout. Et il s'agissait d'un homme de la bonne bourgeoisie en passe de s'enrichir. On mangeait souvent à la

1. Remarquons que le vœu du silence, la renonciation à toute conversation inutile, a toujours été considéré comme la mortification la plus dure, la règle la plus rigoureuse et la plus souvent enfreinte, que l'imagination des fondateurs d'ordres monastiques ait pu inventer. Cela prouve à quel point le besoin de causer est général et irrésistible.

cuisine. Mais il y avait, dans cette maison, qui passait alors pour très confortable, un « cabinet de repos » destiné à la solitude et non aux réceptions.

Dans une société vraiment civilisée, il ne suffit pas que les meubles les plus utiles et les plus humbles soient des objets d'art, il faut encore que les moindres paroles, les moindres gestes, joignent toujours à leur caractère d'utilité, sans nulle affectation, un caractère de grâce ou de beauté propre. Il faut qu'il y ait des gestes « de style », comme des meubles « de style »<sup>1</sup>. En cela s'est distingué notre monde aristocratique du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle. Mais gardons-nous de croire que son penchant ait été exceptionnel. Sous d'autres formes, en toute société polie, ce même besoin s'est fait sentir. Il se fait sentir encore, parmi nous, dans les oasis esthétiques de notre démocratie. Ne dirait-on pas, à lire Taine, que le goût de la conversation fine et de la vie de salon a été, non pas plus intense seulement sous l'ancien régime dans les classes supérieures, mais encore une singularité caractéristique et unique de la société française à cette phase de son développement ?

Là est l'erreur de cet esprit si pénétrant, et elle n'a pas été sans importance. Par exemple, il attribue à la vie de salon le goût des idées générales dans l'ancienne France. Mais Tocqueville, avec plus de vérité, ce semble, après avoir trouvé de son temps le goût des idées générales bien plus développé aux États-Unis qu'en Angleterre malgré la similitude de race et de mœurs, explique la chose par l'influence du régime égalitaire. Le plaisir de causer sur des idées générales ou des généralités morales a été goûté ailleurs aussi sans donner naissance à la vie de salon. Le salon, en effet, n'est qu'un signe comme nous l'avons dit, l'un des signes, et non le berceau de la conversation polie, qui est née sans lui en Grèce sous Périclès, à Rome sous Auguste, au moyen âge dans les cours d'amour provençales et dans les villes italiennes. Ce besoin de causer développait tantôt la vie de gymnase, tantôt la vie de forum, tantôt la vie de cloître, de cloîtres féminins surtout où la causerie devait être animée et intéressante à

1. Turgot, dit Morellet, était, dans son adolescence, rebuté de sa mère « qui le trouvait maussade parce qu'il ne faisait pas la révérence de bonne grâce ».

l'époque de Saint-Louis, quand l'évêque Eudes Rigaud les visitait scandalisé. Chez nous, au cours de ce siècle, c'est la vie de café ou de cercle qui tend à se développer surtout, malgré la multiplication imitative et vaniteuse des « salons ».

La mondanité d'ancien régime est née d'éléments complexes ; comptons, outre le plaisir de causer, celui de copier la cour ou les copies de la cour, c'est-à-dire un groupement hiérarchique d'hommes et de femmes présidés par une personne à qui tout le monde rend hommage et qui représente en petit le monarque : le maître ou la maîtresse de maison. L'art de la conduite, en un tel milieu, ne consiste pas exclusivement dans l'art de la conversation, il suppose, avant tout, la distribution aisée, sûre, délicate, des nuances de respect dues à la diversité des mérites et des rangs ; et le plaisir des amours-propres satisfaits par là dans une société éminemment hiérarchique est au moins aussi apprécié de tous que celui des idées échangées et accordées. Enfin, l'espèce d'hégémonie, de royauté de la conversation, abandonnée aux femmes dans les salons français, ne se comprendrait pas sans l'antique institution de la chevalerie dont les cours monarchiques ont recueilli les débris.

Les reproches que Taine adresse, dans son livre sur l'*Ancien régime*, à la vie du monde, ne concernent donc pas la vie de conversation en général. Il n'est pas vrai que celle-ci soit nécessairement « artificielle et sèche ». Et même cela n'est vrai de la vie de salon la plus aristocratique, que dans une certaine mesure. D'abord, la vie de salon a beau exprimer le respect de la hiérarchie sociale, comme, avant tout, elle tend à l'harmonie sociale par le ménagement réciproque des amours-propres, il doit arriver de toute nécessité que, même en exprimant les distances des rangs, elle les atténue. D'elle, comme de l'amitié, on peut dire : *pares aut facit aut invenit*, elle ne naît qu'entre égaux ou elle égalise ; elle ne naît qu'entre semblables ou elle assimile. Seulement elle n'égalise et n'assimile qu'à la longue. Mais il n'est pas douteux que l'égalité des droits et des rangs est le seul équilibre stable et définitif des amours-propres en contact prolongé. Elle est, du reste, on le sait bien, un simple masque conventionnel, une transparente voilette qui recouvre la pro-

fonde inégalité des talents et des mérites individuels et sert à la mettre en valeur. Cette fiction de l'égalité est l'éclosion finale de la sociabilité. Dans une cour royale, en dépit de toutes les barrières de l'étiquette, l'habitude de vivre et de causer avec le roi établit entre les sujets et lui une familiarité presque niveleuse. « Sire, — disait à Louis XVI le maréchal de Richelieu, témoin des deux règnes précédents, — sous Louis XIV on n'osait dire mot ; sous Louis XV, on parlait tout bas ; sous Votre Majesté, on parle tout haut. » Mais, déjà, longtemps avant que se fût amoindrie la distance des courtisans au royal maître de maison, celle qui séparait ses invités avait été s'effaçant peu à peu, et les degrés infinis de la noblesse avaient commencé à se fondre ensemble dans la fréquentation de la Cour.

« Artificielle » ? Est-il si vrai que la vie de salon — ajoutons la vie de cercle, la vie de café, etc., — soit artificielle ? La nature sociable de l'homme ne le pousse-t-elle pas toujours et partout à ces jeux en commun, à ces réunions de plaisir sous des formes variées ? Et ne lui sont-elles pas aussi naturelles que l'état *grégaire* l'est au mouton ?

Quant à la « sécheresse de cœur » que la vie de salon engendrerait nécessairement, j'en vois la cause dans l'inégalité excessive que le respect aristocratique, aussi longtemps qu'il subsiste entier, creuse entre les parents et les enfants, ou entre les amis même. Mais dès que, par l'effet même de la vie de salon, comme il vient d'être dit, cette inégalité devient moindre, l'apparition des sentiments naturels de tendresse et de passion est bien accueillie, et leur étalage peut devenir même une affectation mondaine, comme il l'a été pendant toute la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, par un « retour à la nature » où tout n'était pas factice, loin de là. Ce seul fait, que la vie de salon, dans l'une de ses phases, dans sa phase finale et son embouchure pour ainsi dire, a favorisé la diffusion de la sensibilité et des effusions tendres, montre bien que la sécheresse du cœur n'est pas un caractère essentiel de la mondanité.

Il est certain que la vie de salon a nui, pendant tout l'ancien régime, à la vie de famille. Mais on en dirait autant de toute occupation absorbante, soit professionnelle, soit esthé-

tique, soit politique, soit religieux. Ce qui fait tort à la vie de famille, à présent, ce n'est plus la vie de salon il est vrai, mais c'est la vie de cercle ou de café, c'est, pour l'ouvrier, la vie d'atelier, pour l'homme d'affaires la vie de palais, pour l'homme politique la vie électorale ou parlementaire. Ce serait plus tard, encore plus, si le rêve collectiviste était réalisable, la vie de phalanstère.

Nous ne pouvons pas compter non plus parmi les caractères essentiels de la mondanité ce que Taine signale comme un de ses traits les plus propres et les plus marqués, la répugnance aux nouveautés fortes, l'horreur des originalités. En réalité, toute vie sociale intense a pour effet de lancer un courant torrentiel de mœurs, d'opinions, d'habitudes, qu'il est difficile de remonter et où la plupart des originalités moyennes sont submergées. Les originalités fortes et exceptionnelles y parviennent seules, et alors elles deviennent le foyer d'une contagion nouvelle qui propage leur empreinte personnelle substituée, ou superposée aux anciennes marques. Telle a été la sauvagerie de Rousseau, qui, détonant au milieu de la mondanité effrénée de son temps, l'a refondue à son effigie. Dira-t-on aussi qu'un Diderot<sup>1</sup>, un Voltaire, et tant d'autres, n'ont pu faire accepter leur personnalité qu'en l'émuissant ?

## V

L'évolution de la vie de salon peut nous servir à envisager par un côté différent et plus saisissable l'évolution de la conversation. — On appelle une « société » — expression excellente, car elle revient à dire que le rapport social par excellence, le seul digne de ce nom, est l'échange des idées, —

1. Morellet, entre autres contemporains de Diderot, vante fort sa conversation. « Elle avait une grande puissance et un grand charme ; sa discussion était animée d'une parfaite bonne foi, subtile sans obscurité, variée dans ses formes, brillante d'imagination, féconde en idées et réveillant celle des autres : on s'y laissait aller des heures entières comme sur une rivière. » — Ce sont les conversations privées, mondaines, à partir de la seconde moitié du dernier siècle, qui ont été les sources cachées du grand courant de la Révolution. C'est là une terrible objection au prétendu misonéisme des salons.

un groupe de gens habitués à se réunir quelque part pour causer ensemble. Dans les plus basses couches populaires il y a des « sociétés », mais elles sont très petites autant que nombreuses. Dans le fond des campagnes les plus arriérées, deux ou trois paysans prennent l'habitude de se voir aux veillées ou au cabaret, et, bien qu'on travaille aux veillées et qu'on boive au cabaret bien plus qu'on n'y cause, on y cause aussi. Ce sont là des embryons de salon et de cercle. A mesure qu'on s'élève sur l'échelle sociale, on voit le nombre des sociétés diminuer mais chacune d'elles grandir. Les cafés d'ouvriers se divisent en groupes de causeurs ou de discuteurs habituels déjà bien plus denses. Les petits commerçants ont un salon, très étroit, où l'on a la copie réduite des réunions de la classe supérieure. Celle-ci, dans la plupart des villes moyennes se fractionne à peine en deux ou trois « sociétés » et quelquefois même, fait qui a été et qui tend à redevenir général, elle ne forme qu'une seule et même sorte de corporation mondaine, « la société ». Même dans les plus grandes villes, la même tendance se remarque, et, à Paris, à Vienne, à Londres, partout, en dépit des progrès de la démocratie, la classe réputée encore la plus brillante, sinon la plus haute, recherche les occasions où ses fragments déjà très volumineux se rencontrent et se rejoignent pour se souder.

Ainsi, à part beaucoup d'exceptions, la règle générale est que le volume des *sociétés* est en raison inverse de l'importance numérique de la classe à laquelle elles appartiennent : elles sont d'autant plus volumineuses que leurs membres font partie d'une classe moins nombreuse. De la plèbe à l'élite, la pyramide sociale va en se rétrécissant pendant que les sociétés vont s'élargissant. — Cela s'explique par la supériorité des loisirs, des connaissances, des sujets de conversation communs à mesure qu'on gravit l'escalier social ; et cela montre en même temps l'aspiration constante du progrès social à étendre le plus possible la communion des esprits, leur mutuelle visitation et pénétration. Car c'est en causant que les esprits s'entre-visitent et s'entre-pénètrent.

Les sujets de conversation varient d'une couche sociale à l'autre. Dans les petits cercles de paysans, réunis à la veillée,

de quoi parle-t-on ? Un peu plus de la pluie et du beau temps que nulle part ailleurs, parce que ce thème, nullement oiseux ici, se lie aux espérances ou aux menaces de la récolte prochaine. Aux périodes électorales seulement, on parle politique. On s'occupe des voisins, on suppute leurs revenus, on *polîne*. Ce côté professionnel et personnel des causeries est encore ce qui domine dans les conversations d'ouvriers et de petits commerçants, mais la politique considérée suivant les aspects du journal du jour remplace la pluie et le beau temps comme sujet fondamental. La météorologie politique s'est substituée à la météorologie céleste, ce qui est un progrès social. Déjà les hommes d'affaires et les médecins, quoique aimant à parler parfois de leur métier, s'en délivrent souvent l'esprit pour hasarder quelques considérations d'ordre philosophique ou scientifique<sup>1</sup>. Enfin, il faut arriver aux *sociétés* les plus cultivées pour voir se réduire au *minimum* les entretiens tirés de la profession et de la politique courante, et la causerie rouler sur des idées générales suggérées réciproquement par des lectures, des voyages, une instruction première étendue et solide, des réflexions personnelles.

En ce qui concerne ces derniers groupes, la Presse quotidienne, on le voit, cesse d'être le métronome et le pilote le plus habituel des conversations, ou du moins son action suggestive est moins immédiate, sinon moins profonde. Elle ne les alimente directement que les jours où quelque nouvelle sensationnelle, quelque question obsédante, remplit les journaux. Hors de là, l'entretien s'émancipe, suit un cours im-

1. Il n'en a pas toujours été ainsi, et plus nous remontons dans le passé, plus nous voyons les gens, même des classes moyennes, s'enfermer dans leurs préoccupations personnelles. Dans une de ses lettres à mademoiselle de Robinan (1644), mademoiselle de Scudéry raconte plaisamment un voyage qu'elle a fait en coche et la conversation qui s'y est engagée entre ses compagnons de voyage à savoir, un jeune *partisan* (financier), un mauvais musicien, une bourgeoise de Rouen venant de perdre un procès à Paris, une épicière de la rue Saint-Antoine et une chandelière de la rue Michel-le-Comte, désireuse de voir « la mer et le pays », un jeune écolier revenant de Bourges prendre ses licences, un bourgeois poltron, un « bel esprit » de Basse-Normandie qui disait plus de pointes que M. l'abbé de Franquetot n'en disait quand elles étaient à la mode, et qui, voulant railler toute la compagnie, en donnait plus de sujets que tous les autres. » Or tous ces gens-là, quand ils se mettent à causer, parlent chacun de ses occupations personnelles ou professionnelles. Le partisan « en revient toujours au sol par livre ». Le musi-



prévu, exhume des sujets oubliés, importe des sujets exotiques, et, de la sorte, fait de la « société » des gens *surcultivés* un cercle magique qui s'étend sans cesse dans l'espace et dans le temps, reliant entre elles toutes les élites des nations civilisées et les rattachant ensemble aux « honnêtes gens » du passé de chacune d'elles.

Ces « honnêtes gens » de tous les temps, type exemplaire de la sociabilité consommée, se reconnaissent à l'inépuisable richesse de thèmes d'entretien toujours nouveaux que leur fournit, avant tout, une instruction commune et générale, couronnement lumineux d'une instruction spéciale et technique. Je ne veux pas, en trois mots, trancher à ce propos un problème aussi grave et aussi anxieux que celui de la réforme des études classiques; mais je me permets d'observer que, si l'on avait pris garde à l'immense importance sociale de la conversation, on n'aurait pas manqué d'y puiser un argument assez solide, un argument en tout cas digne d'être discuté, en faveur du maintien de la culture traditionnelle dans une large mesure.

On aurait vu que le principal avantage de l'étude des langues et des littératures anciennes est non seulement d'entretenir la parenté sociale des générations successives, mais d'établir, à chaque époque, un lien intellectuel et spirituel étroit entre toutes les fractions de l'élite nationale, ou même entre les élites de toutes les nations, et de permettre à tous leurs membres de causer ensemble avec intérêt, avec plaisir, à quelque

cien veut toujours chanter. La chandelière pense à sa boutique, « le jeune écolier ne parle que du droit écrit, de coutumes et de Cujas » à tout propos. « Si l'on parlait de belles femmes, il disait que Cujas avait eu une belle fille. » En somme, on voit clairement que ce dialogue n'était qu'un entrelacement de monologues et qu'il n'y vient pas de sujets généraux propres à les intéresser tous à la fois, point de « conversation générale ». — De nos jours, grâce aux journaux, ces sujets généraux existent toujours entre les interlocuteurs les plus différents par la classe et la profession. Ils n'existent que trop parfois. — Aussi, mademoiselle de Scudéry appelle-t-elle une *mauvaise compagnie*, cette réunion hétéroclite de voyageurs. A son époque, en effet, pour goûter le charme d'une *conversation générale* d'un intérêt commun à tous les interlocuteurs, il fallait vivre en une coterie close et murée, composée de gens de même classe, de même éducation, comme l'Hôtel de Rambouillet. Cela nous explique le charme intense de ces asiles de l'esprit. La Fontaine aussi dans ses lettres à sa femme, nous dit un mot des conversations de ses compagnons de voyage en coche. On voit qu'elles ont été bien insignifiantes, sauf une controverse animée entre catholiques et protestants à propos de dogmes.

profession qu'ils appartiennent et de quelque classe ou de quelque pays qu'ils proviennent.

Supposez que l'étude du latin et des auteurs latins, l'étude de la philosophie et de l'histoire de la philosophie, fût brusquement supprimée dans les écoles françaises : avant peu une solution de continuité se produirait dans la trame de l'esprit français, les nouvelles générations cesseraient d'appartenir à la même *société* que leurs aînées ; et les diverses catégories professionnelles de français, médecins, ingénieurs, avocats, militaires, industriels, exclusivement instruits en vue de leur métier, seraient *socialement* étrangers les uns aux autres. Ils n'auraient plus d'autre intérêt commun, et, par suite, d'autre conversation commune, que les questions sanitaires, la pluie et le beau temps, ou la politique journalière. C'est pour le coup que « *l'âme* de la France » serait rompue, non pas en deux mais en mille morceaux.

Je sais bien que, aux yeux des économistes d'ancienne école, l'avantage d'avoir, entre gens cultivés, un même filon de conversation à exploiter, doit être la plus improductive des futilités. Causer, pour eux, c'est perdre son temps, et il est certain que, si toute la vie sociale doit converger vers la production à outrance, vers la production pour la production, la parole n'a droit d'être tolérée qu'à titre de moyen d'échange. Mais une société qui réaliserait cet idéal, où l'on ne se parlerait que pour une affaire à traiter, achat, prêt, alliance, aurait-elle rien de vraiment social ? Plus de littérature alors, plus d'art, plus de joie à discourir entre amis, même en dinant. Les repas silencieux, un buffet entre deux trains rapides, une vie affairée et muette : si l'on repousse cette perspective, si l'on songe au besoin essentiel que nous avons tous de nous comprendre de mieux en mieux les uns les autres pour nous aimer et nous excuser de plus en plus, et si l'on accorde que la satisfaction de ce besoin profond est, en somme, le fruit le plus haut et le plus savoureux de la civilisation, on reconnaîtra le devoir capital, pour les gouvernements, de ne rien faire qui puisse entraver l'extension des relations inter-spirituelles, de tout faire pour le favoriser.

## VI

Après avoir parlé des variétés de la conversation, de ses transformations et de ses causes, disons quelques mots de ses effets, sujet que nous avons à peine effleuré. Classons ses effets, de peur d'en omettre aucun d'important, d'après les différentes grandes catégories de rapports sociaux. Au point de vue linguistique, elle conserve et enrichit les langues, si elle n'étend pas leur domaine territorial; elle suscite les littératures et, en particulier, le drame. Au point de vue religieux, elle est le moyen d'apostolat le plus fécond, elle répand les dogmes et le scepticisme tour à tour. Ce n'est pas tant par les prédications que par les conversations que les religions s'établissent ou s'affaiblissent. Au point de vue politique, la conversation est, avant la presse, le seul frein des gouvernements, l'asile inexpugnable de la liberté; elle crée les réputations et les prestiges, elle dispose de la gloire, et par elle, du pouvoir. Elle tend à égaliser les causeurs en les assimilant et détruit les hiérarchies à force de les exprimer. Au point de vue économique, elle uniformise les jugements sur l'utilité des diverses richesses, crée et précise l'idée de valeur, établit une échelle et un système de valeurs. Ainsi, ce bavardage superflu, simple perte de temps aux yeux des économistes utilitaires, est, en réalité, l'agent économique le plus indispensable, puisque, sans lui, il n'y aurait pas d'opinion, et, sans opinion, point de valeur, notion fondamentale de l'économie politique, et nous le verrons aussi, de bien d'autres sciences sociales.

Au point de vue moral, elle lutte continuellement, et avec succès le plus souvent, contre l'égoïsme, contre le penchant de la conduite à poursuivre ses fins tout individuelles; elle trace et creuse, l'opposant à cette téléologie individuelle, une téléologie toute sociale en faveur de laquelle, par la louange et le blâme distribués à propos et contagieusement répandus, elle accrédite des illusions salutaires ou des mensonges conventionnels, Elle contribue, par la mutuelle pénétration des

esprits et des âmes, à faire germer et progresser la psychologie non pas individuelle précisément, mais avant tout sociale et morale. Au point de vue esthétique, elle engendre la politesse, par la flatterie unilatérale d'abord puis mutualisée; elle tend à accorder les jugements du goût, y parvient à la longue et élabore ainsi un art poétique, un code esthétique, souverainement obéi à chaque époque et dans chaque pays. Elle travaille donc puissamment à l'œuvre de la civilisation, dont la politesse et l'art sont les conditions premières.

Revenons sur quelques-uns de ces effets généraux. Quand un peuple civilisé retombe, par le retour de l'insécurité, par la rupture des ponts, la désuétude des routes, des lettres, des liens sociaux; dans la barbarie, il devient relativement muet. On y parlait beaucoup, en prose et en vers, par parole et par écrit; on n'y parle presque plus.

Le paysan isolé se tait; le barbare, dans sa maison forte, dans son trou de rocher, ne dit mot. N'est-ce pas par ce fait si simple qu'il convient d'expliquer la décomposition du latin et la naissance des langues néo-latines? Si les cités gallo-romaines avaient continué à subsister et à communiquer entre elles après la chute du trône impérial comme elles l'avaient fait auparavant, on n'aurait probablement jamais cessé de parler latin sur tout le territoire de l'Empire. Mais, à défaut de ce perpétuel exercice de la parole dans un domaine immense, et dans les conditions les plus variées, qu'exigeait la conservation d'un idiome si riche et si compliqué, il devait arriver inévitablement que la plupart des mots périssent, devenus sans objet, et que le sentiment délicat des nuances de la déclinaison et de la conjugaison se perdît et s'oblitérât parmi des laboureurs, des pâtres, des barbares condamnés à l'isolement par le défaut de voies bien entretenues et de relations bien réglées. Alors qu'arrivait-il? Quand ces êtres d'ordinaire muets se trouvaient avoir à se communiquer quelque idée, toujours grossière, leur langue rouillée se refusait à leur fournir une expression précise, et une expression confuse les satisfaisait pleinement; le rétrécissement de leur dictionnaire entraînait la simplification de leur grammaire; les mots latins, les tournures et les désinences latines, ne s'offraient à leur mémoire que mutilés et corrompus, et ils devaient faire, pour être com-

pris, des efforts d'ingéniosité d'autant plus grands qu'il avaient davantage perdu l'habitude de parler avec correction et facilité. L'homme, donc, se retrouvait presque dans l'état où il s'était trouvé dans les âges préhistoriques, où, ne parlant pas encore, il avait dû, à force d'ingénieuses tentatives aussi, et en concentrant sur la satisfaction du besoin urgent de communication mentale toutes ses ressources géniales, inventer brin à brin la parole. C'est ainsi que, d'une foule d'innovations imaginées par les hommes du VII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, pour se faire comprendre facilement, jaillirent les langues romanes. C'est faute de conversations multipliées et variées que le latin s'est décomposé et que le germe des langues néo-latines a commencé à poindre, et c'est, plus tard, par le retour à la vie de société, de conversations habituelles, que les langues néo-latines ont grandi et fleuri. N'en a-t-il pas été de même de toute décomposition ou genèse d'idiome ?

Les rapports de la conversation avec la psychologie sociale et morale sont évidents au XVII<sup>e</sup> siècle français, mais ce n'est pas seulement là qu'ils sont apparents. Horace, dans l'une de ses satires, vante la vie qu'il mène à sa maison des champs. Là il reçoit souvent à sa table ses amis. « Chaque convive, affranchi des lois de l'étiquette, vide à son choix des coupes grandes ou petites. Là s'engage une conversation non sur des voisins pour en médire, ni sur leurs propriétés pour les envier, ni sur le talent de Lépos dans l'art de la danse ; mais nous nous entretenons de sujets qui nous intéressent davantage et qu'il est honteux d'ignorer : est-ce la vertu, sont-ce les richesses qui rendent l'homme heureux ? faut-il, dans ses liaisons, se régler sur ce qui est utile ou ce qui est honnête ? quelle est la nature du bien ? En quoi consiste le souverain bien ? Cependant, avec à-propos, Cervius mêle à ces graves entretiens quelque conte de bonne femme. » Par là nous voyons que les conversations à la mode parmi les gens distingués du siècle d'Auguste ressemblaient par un trait important à celles des « honnêtes gens » de notre XVII<sup>e</sup> siècle : elles roulaient aussi sur des généralités morales, quand ce n'étaient pas sur des jugements littéraires. Seulement, la morale agitée par les contemporains d'Horace, épicuriens teintés de stoïcisme, est une morale individuelle plus

que sociale, car c'est à fortifier, à assainir l'individu pris à part, détaché de son groupe, que se sont attachés les sectateurs de Zénon aussi bien que d'Épicure. Au contraire, les questions soulevées par les chrétiens mondains et moralistes du temps de Louis XIV ont trait à la morale sociale avant tout.

Madame de Lafayette écrit à madame de Sévigné que, pendant une après-dîner, toute sa conversation avec madame Scarron et l'abbé Testu, et d'autres interlocuteurs, a roulé « sur les personnes qui ont le goût au-dessus et au-dessous de leur esprit ». « Nous nous jetâmes, dit-elle, dans des subtilités où nous n'entendions plus rien. » Quel intérêt, demandera-t-on de nos jours, peut-on trouver à traiter de sujets si vagues ? Mais c'est oublier que, à cette époque, dans les milieux aristocratiques où la sociabilité atteignait son plus haut point d'éclat, rien n'était plus à propos que d'éclaircir, de préciser, de débrouiller dans la mesure du possible la *psychologie sociale*, encore innommée. Le xvii<sup>e</sup> siècle, dans ses conversations entre honnêtes gens, n'a jamais paru se soucier beaucoup de psychologie individuelle. Un roman de Bourget eût fait bâiller madame de Lafayette et Laroche-foucault. Ce qui les intéressait et devait les intéresser bien davantage, c'était l'étude des rapports *inter-psychiques*, et ils faisaient beaucoup d'*inter-psychologie* sans le savoir. Lisez La Bruyère, lisez les portraits que nous trace des personnages de son temps Bussy-Rabutin, ou tout autre écrivain : il ne s'agit jamais de caractériser un homme par ses rapports avec la nature ou avec soi-même, mais uniquement par ses relations sociales avec d'autres hommes, par l'accord ou le désaccord de ses jugements sur le beau avec les leurs (*goût*), par son aptitude à leur plaire en disant une anecdote piquante ou écrivant une lettre bien tournée (*esprit*), etc.

Il est naturel que les hommes en commençant à *psychologiser* aient fait de la psychologie sociale, et il se comprend aussi qu'ils en aient fait sans le savoir, puisqu'ils ne pouvaient s'en faire une idée précise que par opposition avec la psychologie individuelle.

Celle-ci ne s'est développée au xvii<sup>e</sup> siècle que par un côté, original du reste et important, le mysticisme. Encore faut-il observer que les états délicieux ou languissants de

l'âme, peints de touches si vives dans les lettres spirituelles de Fénelon et de bien d'autres mystiques du temps, sont sentis par eux comme une sourde et interne conversation avec l'interlocuteur divin, avec l'ineffable consolateur caché dans l'âme. A vrai dire, la vie mystique, sous l'ancien régime, est quelque peu faite à l'image du « monde ». Dieu y fait des *visites* à l'âme, il lui parle, elle lui répond. La *grâce*, n'est-ce pas la joie et la force que donne une voix aimée qui vous parle en dedans et vous reconforte ? Les périodes de sécheresse et de langueur, dont se plaignent les « spirituels », sont les intervalles, parfois très longs, des visites et des conversations de l'hôte ineffable.

Une autre branche tout à fait à part de la psychologie sociale, et qui se rattache aussi intimement à l'individuelle, c'est la psychologie sexuelle, à laquelle les auteurs dramatiques et les romanciers se sont consacrés spécialement, et qui joue un rôle d'autant plus envahissant dans les conversations qu'elles sont plus civilisées. Elle n'est pas sans lien avec la psychologie mystique.

La conversation est mère de la politesse. Il en est ainsi même quand la politesse consiste à ne pas causer. Rien ne paraît plus singulier, plus contre nature à un provincial débarqué à Paris, que d'y voir les omnibus pleins de gens qui s'abstiennent avec soin de se parler. Le silence entre inconnus qui se rencontrent paraît naturellement une inconvenance comme le silence entre personnes qui se connaissent est un signe de mésintelligence. Tout paysan bien élevé se fait un devoir de « tenir compagnie » à ceux avec qui il chemine. En réalité, ce n'est pas que le besoin de conversation soit plus fort dans les petites villes ou aux champs que dans les grandes. Au contraire, il semble croître en raison directe de la densité de population et du degré de civilisation. Mais c'est précisément à cause de son intensité dans les grandes villes qu'on a dû y établir des digues contre le danger d'y être submergé sous le flot des paroles indiscrettes.

De la conversation sont nés les compliments aussi bien que les injures. En causant, les hommes se sont aperçus que leur bonne opinion d'eux-mêmes n'était point partagée par autrui et réciproquement.

L'illusion vaniteuse d'autrui, lorsqu'il s'agissait d'un égal, on pouvait la railler, la combattre durement en l'injuriant ; encore l'expérience apprenait-elle à éviter les conflits provoqués par ces accès de franchise. Mais quand il s'agissait d'un supérieur, d'un maître, il était prudent de flatter cette chimère. De là les compliments qui, peu à peu, s'atténuant à la fois et se mutualisant et se généralisant sous cette forme réciproque, sont devenus le fond de l'urbanité. — La nature des compliments va changeant. En Chine, pour complimenter quelqu'un, on lui dit qu'il a l'air vieux ; chez nous, qu'il a rajeuni. Au moyen âge, c'était faire à un jeune religieux, *posant* pour les mortifications sanctifiantes, l'éloge le plus délicat, que de lui dire qu'il était maigre et décharné. — Y a-t-il un sens perceptible à l'évolution des compliments comme à celle des insultes ? En comparant les invectives des héros d'Homère à celles de certains journaux diffamateurs, on dirait que le vocabulaire des insulteurs s'est plutôt enrichi que transformé. A tous les défauts physiques, maladies, difformités, qu'on imputait jadis à ses ennemis, sont venus s'ajouter simplement, les vices de la civilisation, les dépravations raffinées, les anomalies intellectuelles, qu'on leur prête aussi, qu'on leur prodigue. Mais ces injures publiques de la presse comme ses éloges sont chose à part, bien différente des injures et des éloges en usage dans les relations privées, et ont dû garder quelque chose de leur hyperbolisme primitif. Tout ce qui s'adresse à ce personnage grossier, le public, exige des couleurs criardes et grossières aussi : affiches murales, programmes électoraux, polémiques de presse. Il n'en est pas moins vrai que, comparées aux polémiques entre savants du xvi<sup>e</sup> siècle, celles de nos journaux les plus violents, conservatoires de l'injure, sont bien édulcorées. Quant aux insultes privées, leur adoucissement a été bien plus rapide encore, elles ont passé de la brutalité homérique à la plus discrète ironie, et, au lieu de porter surtout sur des défauts physiques, elles mettent l'accent de plus en plus sur des insuffisances intellectuelles ou des indécrottes morales. Ce double progrès est certainement irréversible.

Ces deux mêmes caractères se remarquent dans l'évolution de l'éloge, et avec une égale apparence d'irréversibilité.



A coup sûr, aucun monarque, aucun grand homme de nos jours, ne supporterait les éloges extravagants que les Pharaons se faisaient adresser par leurs prêtres, ou que Pindare déversait à flots sur la tête couronnée des athlètes. Le ton des épîtres dédicatoires dans les livres d'il y a deux siècles encore nous fait sourire. Si l'on compare les conversations et les discussions privées à celles du passé, du XVIII<sup>e</sup>, du XVII<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècles, dont il nous reste des échantillons, on constate sans peine que la part du compliment direct, comme de l'injure franche, a été en déclinant ; ces lourdes pièces se sont divisées et subdivisées en menue monnaie très fine. D'autre part, la nature de ces compliments plus voilés n'a pas moins changé que celle de ces aménités déguisées. On a commencé par louer surtout la force physique de la divinité, (voir le livre de Job) puis sa sagesse et son intelligence, enfin sa bonté. On ne reviendra pas en arrière. De même, on a commencé à louer surtout la puissance des rois, puis leur habileté, leur génie d'organisation, enfin leur sollicitude pour les peuples. Tout le lyrisme des poètes complimenteurs, à qui s'adressait-il dans les plus hauts temps de la Grèce ? Aux athlètes encore plus qu'aux artistes. De nos jours, c'est l'inverse, et, malgré l'engouement pour les triomphateurs de *vélodromes* ou de *foot-ball*, il n'y a pas à redouter que cet ordre soit interverti. On peut noter cependant que les compliments à l'adresse des femmes ont évolué presque à l'inverse des précédents. On a loué d'abord les vertus des femmes, leur esprit d'ordre et d'économie, leurs talents comme *tisserandes*, puis comme musiciennes, avant de louer, au moins publiquement, leur beauté physique ; maintenant, quand on les loue, c'est encore plus d'être belles que d'être vertueuses ou même d'avoir de l'esprit, mais l'éloge qu'on fait de leur beauté a eu sa petite évolution spéciale qui se ramène à la tendance générale ; après avoir vanté leurs formes plus que leur grâce on vante leur grâce plus que leurs formes.

Considérez deux personnes, hommes ou femmes, qui se font une visite de politesse et qui causent ensemble. Elles évitent avec soin les sujets où elles risqueraient d'être divisées d'opinion ; ou, si elles ne peuvent échapper à la nécessité

d'y toucher, elles dissimulent le plus possible leur contradiction, elles vont même parfois, le plus souvent, jusqu'à faire le sacrifice partiel de leurs idées pour avoir l'air d'être d'accord. La conversation polie peut donc être regardée comme un exercice continu et universel de sociabilité, comme un effort unanime et contagieux pour accorder les esprit et les cœurs, pour effacer ou pallier leurs dysharmonies. Les causeurs sont animés d'une bonne volonté évidente de s'harmoniser en tout, et, de fait, ils se *suggèrent* l'un à l'autre inconsciemment, avec une grande force, des sentiments et des idées consonants. Le caractère réciproque de cette suggestion n'est cependant jamais parfait; d'ordinaire l'action exercée par l'un des interlocuteurs sur l'autre ou sur les autres est prédominante et réduit à peu de chose celle de ceux-ci. Quoi qu'il en soit, il est certain que les usages de la politesse entretenus par les causeries de visites labourent assez profondément le sol où l'unanimité sociale doit fleurir, et en sont la préparation indispensable.

La conversation a été le berceau de la critique littéraire<sup>1</sup>. Au xvii<sup>e</sup> siècle, comme on peut le voir par les correspondances de Bussy-Rabutin avec son aimable cousine, qui sont une longue conversation écrite, les causeries de la société polie avaient trait en grande partie au mérite comparé des livres et des auteurs. On échangeait et on discutait des jugements sur les dernières tragédies de Racine, un conte de Lafontaine, une épître de Boileau, un ouvrage janséniste; et, si l'on regarde de près à tous ces entretiens, on voit qu'ils tendaient toujours à s'accorder, après discussion, en une même manière de voir. Il en a été de même en tout temps et quel que fût le sujet dominant des conversations. Spécialement, partout où, dans un certain milieu, on a beaucoup causé littérature, on a travaillé, sans le savoir, à l'élaboration collective d'un art poétique, d'un code littéraire accepté de tous et propre à fournir des jugements tout prêts, toujours d'accord entre eux, sur toutes sortes de productions de l'esprit. Aussi, quand on voit quelque part un auteur formuler une législation esthé-

1. Effet notable, si l'on songe surtout à l'importance conquise par la critique littéraire à notre époque contemporaine, où elle tient à tout régenter de haut dans le domaine même de la critique philosophique, de la politique, des idées sociales.

tique de ce genre, soit Aristote, soit Horace, soit Boileau, on peut être assuré qu'il a été précédé par une longue période de conversation, par une vie de société intense. Soyons donc certains qu'on a beaucoup causé littérairement, avant Aristote et de son temps, dans Athènes et le reste de la Grèce, depuis les sophistes; qu'on a beaucoup causé de même à Rome depuis les Scipions, et à Paris depuis les Précieuses et avant les Précieuses. L'époque de la Restauration a fini aussi par avoir sa poésie romantique, non moins despotique pour être anonyme. De nos jours, il n'y en a pas encore une qui s'impose, mais les éléments s'en préparent, et l'on doit remarquer que, le domaine de la conversation, même littéraire, non pas seulement politique et sociale, s'étant beaucoup étendu par le nombre accru des causeurs, l'élaboration du code en voie de gestation sera plus longue qu'aux époques antérieures, par la raison que, plus la cuve est grande, plus la fermentation est prolongée. Par la discussion comme par l'échange des idées, par la concurrence et la guerre comme par le travail, nous collaborons tous et toujours à une harmonie supérieure de pensées, de paroles et d'actes, à un équilibre stable de jugements formulés en dogmes littéraires, artistiques, scientifiques, philosophiques, religieux, ou à un équilibre stable d'actions sous forme de lois et de principes moraux. La logique sociale opère, en effet, dans tous les discours et tous les actes des hommes et aboutit nécessairement à ses fins.

## VII

Bien loin après la conversation, et bien au-dessous, se place la correspondance épistolaire, comme facteur de l'opinion. Mais ce second sujet, lié par le lien le plus étroit à celui qui précède, ne nous retiendra pas longtemps. L'échange des lettres est une causerie à distance, une causerie continuée malgré l'absence. Par suite, les causes qui favorisent la conversation, — accroissement des loisirs, unification du langage, diffusion des connaissances communes, égalisation des rangs, etc., — contribuent aussi à rendre plus active la cor-

respondance, mais à la condition qu'elles se rencontrent avec des causes plus spéciales d'où celle-ci dépend. Ce sont : la facilité des voyages qui rendent plus fréquents les cas d'absence, la vulgarisation de l'art d'écrire, et le bon fonctionnement du service des postes.

On pourrait croire, à première vue, que les voyages, en multipliant les lettres, devraient raréfier les entretiens. Mais la vérité manifeste est que les pays où l'on voyage le plus sont ceux à la fois où l'on cause le plus et où l'on s'écrit le plus. C'est ainsi que le développement des chemins de fer, au lieu d'entraver les progrès de la carrosserie, l'a stimulée. Si les habitudes nomades de nos contemporains interrompent trop souvent, entre vieux amis, entre compatriotes d'une même ville « ces doux babils du crépuscule » *lenes sub noctem susurri*, qui, comme dit Horace, « se répétaient à l'heure accoutumée », elles permettent à un nombre toujours croissant d'étrangers de se voir et de se parler en des entrevues plus instructives, sinon aussi délicieuses. La curiosité a gagné encore plus que l'intimité n'a perdu, et, si sensible que je sois à cette perte, je m'y résigne en pensant qu'elle ne saurait être que transitoire. Ne peut-on pas poser en principe, — très propre à éclairer notre sujet — que les correspondances écrites, les conversations et les voyages, sont en rapport de liaison étroite, de telle sorte que, si l'on vient à découvrir chez un peuple, à un certain moment, la progression de l'un de ces trois termes, par exemple des voyages, on soit en droit de conclure à la progression des deux autres, et inversement ? Les temps où l'on a été le plus *épistolier* (j'entends avant l'avènement récent du journalisme, qui a un peu changé les choses à cet égard, comme nous le verrons) sont aussi ceux où l'on a le plus voyagé et le plus causé. Telle a été l'époque de Pline le Jeune. Tel a été aussi notre xvi<sup>e</sup> siècle. « Le xvi<sup>e</sup> siècle » dit un historien, est avant tout un siècle d'épistoliers. Le nombre des lettres politiques, de rois, ministres, capitaines et ambassadeurs, conservées dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, est incalculable. Il y figure aussi bien des correspondances religieuses et intimes<sup>1</sup> ». En Espagne, si l'on compare

1. Alors apparaît toute la hiérarchie des formules de politesse et le cérémonial épistolaire. A un supérieur on dit *Monseigneur*, à un égal *Monsieur*. On débute par :

ce pays aux autres nations occidentales de l'Europe, on voyage peu, on cause peu, on écrit peu. C'est partout et toujours dans les couches de la nation les plus voyageuses que le feu de la conversation s'est allumé et que l'on a éprouvé le besoin de s'écrire: en Grèce, parmi les rhéteurs, les sophistes, marchands ambulants de sagesse, au sein d'un peuple maritime d'ailleurs et instable; à Rome dans l'aristocratie si volontiers nomade et touriste; au moyen âge, dans les rangs de l'Université et de l'Église, où moines prêcheurs, évêques, légats, abbés et abbesses même (abbesses surtout) se déplaçaient si facilement et voyageaient si loin eu égard au reste de la population. Les premières postes ont commencé par être un privilège universitaire et ecclésiastique, ou plutôt, pour remonter plus haut, royal d'abord.

De cette institution importante, je ne dirai qu'un mot pour faire remarquer que son développement se conforme à la loi de la propagation des exemples *de haut en bas*. Les rois d'abord et les papes, les princes ensuite et les prélats, ont eu leurs courriers particuliers avant que les simples seigneurs, puis leurs vassaux, puis, successivement, toutes les couches de la nation jusqu'à la dernière, aient cédé à la tentation de s'écrire aussi. Quand, par son édit du 19 juin 1494, Louis XI organise les Postes, les courriers ne portaient que des lettres du monarque, mais « de spécialement royal qu'il était, dit M. du Camp, ce service ne tarde pas à devenir administratif, sous l'expresse réserve que les lettres avaient été lues et ne contenaient rien qui pût porter préjudice à l'autorité royale ». Louis XI sentait très bien l'action puissante que la correspondance des particuliers allait exercer sur l'opinion naissante. Pour la première fois sous Richelieu, ce qui montre bien leur progression numérique, les lettres sont soumises à un tarif régulier (1627). « On peut facilement se rendre compte de

« à votre bonne grâce je me recommande » en écrivant à un grand personnage. On finit par : « suppliant Notre-Seigneur vous donner en parfaite santé et longue vie ». Les degrés sont marqués par les mots précédant la signature : « Votre bon serviteur, votre obéissant serviteur, votre humble serviteur, » (Decrue de Stoutz). Ajoutons que les lettres, au xvi<sup>e</sup> siècle, sont comme les conversations dont elles nous donnent une image exacte, dépourvues de réserve et de goût, indiscrètes, indécentes et indélicates au dernier point. Le siècle suivant répandra le sentiment des nuances.

l'accroissement extraordinaire que prit ce service en France pendant le xviii<sup>e</sup> siècle, en comparant le prix des baux successifs de la ferme. » Il a augmenté de deux millions et demi en 1700 à dix millions en 1777, il a quadruplé. De nos jours, la statistique des postes permet de chiffrer l'augmentation rapide et continue du nombre des lettres dans les divers États, et de mesurer ainsi la hausse inégale, mais partout régulière, du besoin général auquel elles répondent. Elle est bien propre à nous instruire ainsi sur les degrés inégaux et les progrès de la sociabilité.

Mais cette même statistique est aussi un bon spécimen de ce qu'il y a toujours de *qualités* cachées sous les quantités sociales dont la statistique en général est la mesure approximative<sup>1</sup>. En effet, rien de plus semblable extérieurement que les lettres, dans un même temps et un même pays, et il semble que la condition d'unités homogènes pour les calculs du statisticien ne saurait être mieux remplie. Les lettres ont à peu près même format, même mode d'enveloppe et de clôture, même espèce de suscription. Elles sont maintenant couvertes de timbres-poste identiques. La statistique criminelle et civile est bien loin, certes, de nombrer des unités à ce point similaires. Mais décachetez les lettres, que de différences caractéristiques, profondes et substantielles, malgré la constance des formules sacramentelles du commencement et de la fin ! Additionner ces choses si hétérogènes, c'est donc peu de chose. On sait leur nombre, on ne sait pas même leur longueur. Il serait curieux cependant de savoir, au moins, si, à mesure qu'elles deviennent plus nombreuses, elles ne deviendraient pas plus courtes, ce qui semble probable, et plus sèches aussi. Et, s'il existait une statistique des conversations<sup>2</sup>, qui serait tout aussi légitime — on aimerait à être informé parcellément de leur durée, qui pourrait bien être,

1. Si c'était le lieu, je montrerais qu'il n'y a pas moins de qualitatif dissimulé sous les quantités physiques mesurées par des procédés scientifiques, analogues au fond à la statistique et non moins spécieuses qu'elle, quoique d'apparence plus solide.

2. Elle serait possible si chacun de nous tenait régulièrement un journal intime analogue à celui des Goncourt, ce qui serait déplorable assurément. Jusqu'ici on ne compte, en fait de conversations, que le nombre des séances de Congrès ou de Sociétés savantes, des audiences de Cour ou Tribunaux ; et la statistique de ce chef atteste une progression constante.

dans notre siècle affairé, en raison inverse de leur fréquence. Les villes où il pleut le plus, — qu'on me pardonne ce rapprochement — sont assez souvent celles où il pleut le moins souvent. Il serait surtout intéressant de connaître les transformations intimes de la substance des lettres aussi bien que des conversations, et la statistique ne nous offre ici aucune induction.

A cet égard, il n'est pas douteux que l'avènement du journalisme a imprimé aux transformations épistolaires une impulsion décisive. La Presse, qui a activé et nourri la conversation de tant de stimulants et d'aliments nouveaux, a au contraire tari beaucoup de sources de la correspondance détournées à son profit. Il est évident que si, en mars 1658, il y avait eu en France des gazettes quotidiennes aussi informées, aussi régulièrement expédiées en province, que le sont nos journaux, Olivier Patru n'aurait pas pris la peine, lui si occupé, d'écrire à son ami d'Ablaincourt une longue lettre où il lui donne tant de détails — qu'on trouverait à présent dans la première feuille venue — sur la visite de Christine de Suède à l'Académie française. Un grand service inaperçu que nous rendent les journaux est de nous dispenser d'écrire à nos amis une foule de nouvelles intéressantes<sup>1</sup> sur les affaires publiques, sur les événements du jour, qui remplissaient les lettres des siècles passés.

Dira-t-on que la presse, en délivrant et débarrassant les correspondances privées de cet encombrement de chroniques, a rendu à la littérature épistolaire le service de la pousser dans sa vraie voie, étroite mais profonde, toute psychologique et cordiale? Je crains que ce ne fût une illusion de le penser. Le caractère de plus en plus urbain de notre civilisation a cet effet que, le nombre de nos amis et connaissances ne cessant de s'accroître pendant que leur degré d'intimité diminue, ce que nous avons à dire ou à écrire s'adresse de

1. Les journalistes ont eu de très bonne heure conscience de ce genre d'utilité. Renaudot, en tête du recueil de sa Gazette en 1631, parle « du soulagement qu'elles (les gazettes) apportent à ceux qui écrivent à leurs amis, auxquels ils étaient auparavant obligés, pour contenter leur curiosité, de décrire laborieusement des nouvelles le plus souvent inventées à plaisir et fondées sur l'incertitude d'un simple ouy-dire. » Ce soulagement n'était encore que bien partiel à cette époque comme nous le voyons par la lettre de Patru que nous venons de citer.

moins en moins à des individus isolés, et de plus en plus à des groupes et toujours plus nombreux. Notre véritable interlocuteur, notre véritable correspondant, c'est, chaque jour davantage, le Public<sup>1</sup>. Il n'est donc pas surprenant que les lettres de faire part imprimées<sup>2</sup>, les annonces et réclames par la voie des journaux, aillent en progressant beaucoup plus vite que nos lettres privées. Peut-être même avons-nous le droit de regarder comme probable que, parmi celles-ci, les lettres familières, les lettres-causeries, qu'il faut naturellement mettre à part des lettres d'affaires, vont en diminuant de nombre, et encore plus de longueur, si l'on en juge par l'extraordinaire degré de simplification et d'abréviation auquel les lettres d'amour elles-mêmes sont parvenues dans la « correspondance personnelle » de certains journaux<sup>3</sup>. Le laco-nisme utilitaire des télégrammes et des conversations téléphoniques, qui vont empiétant sur le domaine de la correspondance, *déteint* sur le style des lettres les plus intimes. Envahie par la presse d'un côté, par le télégraphe et le téléphone de l'autre, rongée par ses deux bouts à la fois, si la correspondance vit encore et même, d'après la statistique des Postes, donne des signes illusoires de prospérité, cela ne peut tenir qu'à la multiplication des lettres d'affaires.

La lettre familière, personnelle, développée, a été tuée par le journal, et cela se comprend, puisqu'il en est l'équivalent supérieur, ou plutôt le prolongement et l'amplification, l'universel rayonnement. Le journal, en effet, n'a pas les mêmes

1. Le besoin de s'adresser au public est assez récent. Même les rois d'ancien régime ne s'adressaient jamais au public : ils s'adressaient à des corps, le Parlement, le clergé, jamais à la nation prise en masse ; à plus forte raison, les particuliers.

2. Les lettres de faire part de naissance, de mariage, de mort ont déchargé la correspondance privée d'un de ses sujets les plus abondants d'autrefois. On voit, par exemple, dans un volume de la correspondance de Voltaire, une enfilade de lettres consacrées à annoncer aux amis de madame du Châtelet, avec d'ingénieuses et laborieuses variantes de style, la naissance de l'enfant dont elle venait d'accoucher.

3. Ce qui va s'abrégant et se simplifiant incontestablement dans les lettres de tout genre, c'est leur cérémonial. Que l'on compare le « votre dévoué » d'à présent aux formules finales du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècles. La transformation des formes sacramentelles de la conversation dans ce même sens n'est pas douteuse, mais, comme elles n'ont guère laissé de trace durable, il est plus facile d'étudier ce progrès ou cette régression dans la correspondance du passé et du présent.



origines que le livre. Le livre procède du *discours*, du monologue et, avant tout, du poème, du chant. Le livre de poésie a précédé le livre de prose, le livre sacré le livre profane. L'origine du livre est lyrique et religieuse. Mais l'origine du journal est laïque et familière. Il procède de la lettre privée, qui procède elle-même de la causerie. Aussi les journaux ont-ils commencé par être des lettres privées adressées à des personnages et copiées à un certain nombre d'exemplaires. « Avant le journalisme imprimé, public <sup>1</sup>, plus ou moins toléré ou même plus ou moins utilisé par les gouvernements, il y eut longtemps en Europe un journalisme manuscrit souvent clandestin », qui persista ou se survécut jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle par les lettres de Grimm ou les mémoires de Bachaumont.

Les épîtres de saint Paul, les lettres des missionnaires sont de vrais journaux. Si saint Paul avait eu à sa disposition une *Semaine religieuse* quelconque, ce sont des articles qu'il eût écrits.

En somme, le journal est une lettre publique, une conversation publique, qui, procédant de la lettre privée, de la conversation privée, devient leur grande régulatrice et leur nourriture la plus abondante, uniforme pour tous dans le monde entier, changeante pour tous profondément d'un jour à l'autre. Il a commencé par n'être qu'un écho prolongé des causeries et des correspondances, il a fini par en être la source presque unique. Les Correspondances, il en vit encore, il en vit plus que jamais, et surtout sous la forme la plus concentrée et la plus moderne qu'elles affectent, la dépêche télégraphique. D'un télégramme privé, adressé à son directeur, il fait une nouvelle à sensation d'une actualité intense, qui va instantanément, dans toutes les grandes villes d'un continent, soulever des foules ; et de ces foules dispersées, se touchant à distance intimement, par la conscience qu'il leur donne de leur simultanéité, de leur mutuelle action née de la sienne, il va faire une seule foule immense, abstraite et souveraine, qu'il baptisera l'opinion. Il a achevé de la sorte le long travail séculaire que la conversation avait commencé, que la correspondance avait prolongé, mais qui restait tou-

1. *Le Journalisme*, par Eugène Dubief. Hachette, 1892.

jours à l'état d'ébauche éparses et disjointes, le travail de fusion des opinions personnelles en opinions locales, de celles-ci en opinion nationale et en opinion *mondiale*, l'unification grandiose de l'Esprit public. — Je dis de l'Esprit *public*, je ne dis pas, il est vrai, des Esprits nationaux, *traditionnels*, qui restent distincts en leur fond sous la double invasion de cet internationalisme superficiel, verbal, et d'un internationalisme *rationnel*, plus sérieux, dont le premier n'est souvent que le retentissement et le résonateur populaire. — Pouvoir énorme, malgré tout et qui ne saurait aller qu'en grandissant. Car le besoin de s'accorder avec le public dont on fait partie, de penser et d'agir dans le sens de l'opinion, devient d'autant plus fort et plus irrésistible que le public est plus nombreux, que l'opinion est plus imposante, et que ce besoin lui-même a été plus souvent satisfait. Il ne faut donc pas s'étonner de voir nos contemporains si fléchissants sous le vent de l'opinion qui passe, ni conclure de là, nécessairement, que les caractères se sont affaiblis. Quand les peupliers et les chênes sont abattus par l'orage, ce n'est pas qu'ils soient devenus plus faibles, mais c'est que le vent est devenu plus fort.